

1.

— Regarde qui vient d'entrer à la réception, John, murmura Marco, visiblement très satisfait.

Même s'ils se trouvaient plongés dans l'analyse d'une note financière particulièrement complexe, son comptable leva le nez en direction de l'écran de sécurité placé sur le mur.

— Ce ne serait pas cette journaliste qui a passé les deux derniers jours à fouiner autour de l'immeuble, à Sienne ? s'enquit-il en fronçant les sourcils.

— Exactement, répondit Marco en souriant. Mais ne t'en fais pas, elle a été invitée.

— Invitée ? Tu veux dire que tu l'as autorisée à pénétrer ici ?

— Si on veut, déclara Marco sans dissimuler son amusement devant l'étonnement de son interlocuteur.

— Toi qui détestes les journalistes et n'accordes jamais la moindre interview !

— Disons que j'ai changé de stratégie.

John lui jeta un regard incrédule. Son milliardaire d'employeur avait toujours farouchement préservé sa vie privée. Depuis son divorce, deux ans plus tôt, son attitude envers la presse s'était même encore durcie. Et le voilà qui recevait cette journaliste qui semblait, de son propre aveu, lui poser problème. Depuis quelque temps, elle paraissait s'attacher à ses pas. Où qu'il aille, cette Isobel Keyes était dans les parages, posant des questions

sur le rachat de la confiserie de Sienne – une négociation censée rester secrète, surtout dans ses dernières étapes, les plus sensibles. Une affaire parfaitement régulière mais que l'acharnement de cette femme pourrait finir par rendre douteuse.

— Dans ce cas... pourquoi ? demanda John, qui n'ignorait pas la réputation de stratège dont bénéficiait Marco Lombardi dans le monde des affaires.

— Selon un vieux proverbe que j'ai décidé de mettre en pratique, il faut être proche de ses amis, mais plus encore de ses ennemis.

Le regard de John revint se poser sur l'écran : Isobel Keyes jetait un coup d'œil impatient à sa montre.

— A quelle heure lui as-tu fixé rendez-vous ? Tu veux que j'emporte ce dossier pour y travailler dans un autre bureau ?

— Non. Mlle Keyes peut attendre. Elle a déjà beaucoup de chance d'être reçue ici. Pas question de modifier notre programme.

— Ah ! s'exclama John. Tu cherches à lui donner le change jusqu'à ce que l'affaire soit signée.

— Pas exactement. Disons plutôt : à l'occuper. Et, maintenant, si nous nous concentrons sur le plus important ?

En ouvrant son dossier, John ne put s'empêcher de ressentir un élan de sympathie pour la jeune femme qui attendait dans son petit tailleur guindé. Elle devait s'estimer si heureuse d'avoir réussi à obtenir une interview de ce milliardaire fuyant... Sans savoir qu'elle n'avait pas plus de chances de berner Marco Lombardi que de décrocher la lune.

Isobel était loin d'être satisfaite de la tournure que prenaient les événements. Une heure plus tôt, elle était convaincue d'être sur le point de découvrir ce qui se tramait

dans la confiserie de Sienne, car un des actionnaires lui avait accordé un entretien. Mais il avait été annulé à la dernière minute et sa rédactrice en chef lui avait demandé, contre toute attente, de laisser tomber l'affaire.

— J'ai quelque chose de mieux à te proposer, s'était écriée Claudia, au comble de l'excitation. Le grand patron vient de m'appeler. C'est incroyable : Marco Lombardi a accepté d'accorder une interview exclusive au *Daily Banner* !

Isobel avait été stupéfaite : elle avait tenté à maintes reprises de rencontrer le milliardaire italien, sans jamais pouvoir passer le barrage de sa secrétaire.

— Est-il d'accord pour parler de ses projets concernant sa nouvelle acquisition ? avait-elle demandé, pleine d'espoir.

— Inutile de l'interroger sur ses affaires. Ce qui intéresse nos lecteurs, c'est d'en apprendre plus long sur sa vie privée et sur ce que cache son divorce. Pour nous ce sera une véritable mine d'or.

Un écran de fumée..., se répéta Isobel en croisant et décroisant nerveusement les doigts. La plupart des journalistes auraient bondi de joie à la perspective d'interviewer le bel Italien. Mais elle se considérait comme une investigatrice sérieuse, non comme une trieuse de ragots : elle n'avait que faire d'aller fouiller la vie amoureuse de Marco Lombardi ! Ce qu'elle voulait, c'était raconter l'histoire de gens dont l'emploi était menacé. Elle n'était pas fière que son journal ait conclu ainsi un pacte avec le diable mais comme toujours on avait dû céder à des considérations commerciales.

— Vous pouvez monter, mademoiselle Keyes, dit en souriant la réceptionniste. Le bureau de M. Lombardi se trouve au dernier étage.

« Déjà ? » faillit ironiquement répondre Isobel. Il ne l'avait fait attendre qu'un peu plus d'une heure. A dessein, naturellement.

Dans l'ascenseur, elle s'obligea à se ressaisir. Désormais, elle n'avait plus le choix : il lui fallait s'asseoir sur ses principes et fournir à Claudia l'article qu'elle attendait, même si cela la mettait hors d'elle. Car ce Lombardi était exactement le type d'homme qu'elle méprisait, du genre à faire tout ce qui lui plaisait sans tenir compte des conséquences ni de ceux qu'il pouvait écraser. Elle était bien placée pour le savoir : onze ans plus tôt, il avait racheté l'entreprise de son grand-père avant de la démanteler, brisant le cœur du vieil homme.

Pour elle, Marco n'était qu'un escroc impitoyable ; elle ne comprenait pas l'intérêt et les spéculations que pouvait susciter son divorce. La raison qui l'avait conduit à se séparer de sa femme était évidente : il s'était toujours comporté en séducteur patenté, au point que tout le monde s'était étonné quand il avait annoncé son mariage. Depuis son divorce, il était photographié chaque semaine avec une femme différente. Un véritable bourreau des cœurs, à en croire certains journaux.

Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, Isobel respira un grand coup et se rappela, comme elle le faisait toujours lorsqu'elle travaillait sur un article, que son jugement ne devait être troublé par aucune idée préconçue.

— Par ici, mademoiselle Keyes, dit une secrétaire, qui venait de surgir d'un bureau dont la baie vitrée offrait une époustouflante vue panoramique sur Londres.

Ce n'était pourtant pas la vue qui avait attiré en premier lieu l'attention d'Isobel, mais l'homme assis derrière le vaste bureau. Au cours des années, elle avait tellement entendu parler de Marco Lombardi qu'en cet instant, confrontée à son destin, elle se sentit totalement décontenancée. Absorbé dans la lecture d'un dossier, il ne daigna pas lever les yeux à son approche.

— Ah... mademoiselle Keyes, je présume, finit-il par

murmurer d'un air absent, comme s'il venait de remarquer sa présence.

Son anglais avait beau être parfait, elle nota une pointe d'accent italien... incroyablement sexy ! Sa chemise blanche, dont le dernier bouton était ouvert, faisait ressortir sa peau mate et son épaisse chevelure sombre et soyeuse.

Elle s'arrêta net au moment où il levait la tête. Leurs regards se croisèrent et, curieusement, son cœur s'arrêta un instant de battre... Evidemment, il avait fière allure. Si la forme magnifique de son visage lui conférait une aura de puissance et de détermination, l'essentiel de sa séduction tenait à son regard, le plus extraordinaire qu'elle ait jamais croisé, sombre, brûlant et d'une intensité très particulière.

Elle était pourtant loin d'ignorer à quel point il était séduisant puisque la presse regorgeait de photos de lui, volées le plus souvent. Sans parler des commentaires des femmes que sa beauté faisait délirer. Mais Isobel avait toujours prétendu qu'elle ne voyait vraiment pas pourquoi on le portait aux nues ; de plus, elle détestait trop l'homme, et son absence complète de sens moral, pour lui reconnaître le moindre charme. Elle n'en ressentit donc que plus vivement le choc de se retrouver malgré elle... fascinée.

— Asseyez-vous et mettez-vous à l'aise, dit-il en désignant la chaise placée de l'autre côté de son bureau.

Elle dut faire un immense effort pour se reprendre. Pourquoi restait-elle là à le fixer comme une idiote ? D'autant qu'elle avait senti glisser sur elle un regard parfaitement indifférent, ce qui ne l'avait pas surprise : impossible de rivaliser avec les femmes qui attiraient habituellement Lombardi. A côté de son ex-épouse par exemple, une star de cinéma, considérée comme une des plus belles femmes du monde, Isobel devait paraître bien quelconque. Elle s'habillait de façon fonctionnelle,

sa silhouette était légèrement trop opulente et ses longs cheveux noirs avaient beau être brillants et bien coupés, elle trouvait plus pratique de les attacher.

Tel était son style : rien de trop féminin ni de trop ouvertement sexy. Son ambition était qu'on prenne son travail au sérieux et elle n'avait nulle envie de plaire à des hommes comme Marco Lombardi. Son propre père ayant été un vrai don Juan, elle connaissait les ravages qu'un tel comportement pouvait provoquer.

Ce souvenir la ramena immédiatement à la réalité.

— Ainsi, monsieur Lombardi, vous cherchez à détourner l'attention de l'entreprise que vous êtes sur le point de racheter à Sienne, attaqua-t-elle en s'asseyant sur le bord de la chaise qu'il lui avait désignée.

Marco, tout décidé qu'il était à terminer la lecture de son dossier pour la contraindre à attendre un peu plus longtemps encore, ne put s'empêcher de relever la tête.

— C'est vous qui le dites, répondit-il sèchement.

Le ton froid et professionnel d'Isobel l'avait surpris ; en effet, la plupart des femmes ne pouvaient s'empêcher de flirter avec lui. Même au cours d'un entretien purement technique, elles assortissaient leurs questions d'œillades et de sourires. Mais celle-là ne paraissait pas vouloir jouer ce petit jeu.

— C'est la vérité, vous le savez très bien. Et l'unique raison pour laquelle vous m'avez accordé cet entretien.

Marco lui jeta un coup d'œil discret. Intéressant... En la découvrant sur l'écran, il l'avait prise pour une petite souris un peu guindée, facile à déstabiliser. Mais il était prêt à revoir son jugement.

— Je vous trouve bien sûre de vous.

— Je le suis, déclara-t-elle en relevant le menton. J'ai rencontré votre comptable ce matin, dans les bureaux de la confiserie de Sienne.

— Pourquoi pas ? Exerçant une profession libérale, il a le droit de travailler où il veut.

— Disons plutôt : où vous lui demandez d'aller.

Jusque-là, il n'avait pas remarqué ses yeux verts, auxquels l'agressivité conférait un éclat tranchant d'émeraude. En observant de nouveau son visage, il se dit qu'elle n'approchait pas de la trentaine, comme il l'avait cru au départ à cause de ses vêtements qui la vieillissaient. En fait, elle ne devait guère avoir plus de vingt et un ans. Une carnation parfaite. Si elle avait fait un petit effort, elle aurait même pu être très séduisante. Mais mal coiffée, sans la moindre trace de maquillage et fagotée comme l'as de pique... Une Italienne aurait préféré mourir que d'être vue sanglée dans ce chemisier boutonné jusqu'au menton. Et, pourtant, l'étroitesse de sa taille mettait en valeur une poitrine plutôt rebondie. Pour changer d'allure, il lui aurait suffi de défaire quelques boutons...

Isobel remarqua qu'il l'étudiait et se sentit rougir, à sa grande consternation. Pourquoi la regardait-il ainsi ? Pour voir s'il la trouvait séduisante ? A cette pensée, elle s'empourpra de plus belle, ce qui la rendit furieuse – elle s'en voulait de se montrer vulnérable face à cet homme qui lui faisait horreur. Peut-être dévisageait-il toutes les femmes de la même manière ? A moins qu'il ne cherche à la distraire de l'objet de leur conversation...

— Vous voulez me convaincre que vous n'êtes absolument pas intéressé par le rachat de cette confiserie ? questionna-t-elle en se redressant sur sa chaise.

Il lui sourit. Il appréciait sa ténacité, mais il était temps de la remettre à sa place.

— Si je comprends bien, ce sont mes affaires qui vous intéressent ? murmura-t-il d'une voix douce.

— Pas du tout ! se récria-t-elle en imaginant l'esclandre, au journal, si elle ignorait les instructions qu'on lui avait données. Simplement, je n'ignore pas de quoi il retourne...

Il la toisa d'un regard méprisant avant de saisir le téléphone posé sur son bureau.

— Deirdre, demanda-t-il à son invisible interlocutrice, pouvez-vous demander au chauffeur de venir me chercher en bas dans dix minutes ?

Isobel sentit son cœur battre la chamade.

— Vous allez vous débarrasser de moi parce que j'ai osé vous poser une question sur un sujet que vous cherchez à éviter ? lança-t-elle, terrifiée, en se forçant à soutenir le regard de Lombardi.

Si jamais elle sabotait cette interview exclusive, après laquelle tous les médias du pays couraient en vain, elle perdrait son emploi. Elle pourrait même dire adieu à sa carrière de journaliste. Comme il s'abstenait de répondre, elle se souvint du lourd emprunt qu'elle avait contracté l'année précédente pour changer d'appartement.

— Ecoutez, monsieur Lombardi, je vais être honnête avec vous : je préférerais vous interroger sur vos affaires, parce que c'est mon travail. Je suis journaliste économique. Mais dans son infinie sagesse le *Daily Banner* m'a envoyée ici à la suite de l'accord passé avec vous : vous leur avez accordé un entretien exclusif à propos de votre vie privée. Si je ne parviens pas à obtenir que vous m'en parliez...

— ... vous risquez fort d'avoir des ennuis, poursuivit-il à sa place. Ainsi, madame Keyes, vous vous en remettez à ma compassion, en quelque sorte ?

— On peut présenter les choses de cette façon.

La difficulté qu'elle avait eue à le reconnaître n'avait pas non plus échappé à Marco.

— Vous avez votre passeport sur vous ?

— Mon passeport ? répéta-t-elle, prise de court, avant de le fixer avec appréhension. Pourquoi ?

— J'ai proposé à votre journal une interview, mademoiselle Keyes, mais je voyage énormément, répondit-il

tout en rangeant des papiers dans une mallette. Demain, j'ai des réunions en Italie et à Nice. Je pars dans une heure. Si vous tenez à votre papier, il va falloir que vous m'accompagniez.

— Mais personne ne m'avait avertie ! On m'a seulement demandé de me rendre auprès de vous...

— Je possède une maison dans le sud de la France.

— Vous en avez également une ici, à Kensington !

Il ferma sa mallette avant de lever les yeux vers elle.

— Et aussi à Paris, à Rome et à la Barbade. Mais je suis basé sur la Riviera.

— Je vois, articula-t-elle en déglutissant péniblement, soudain prise de panique. Eh bien, hélas, je n'ai pris ni bagages pour vous accompagner en France ni mon passeport.

Marco fut sur le point de se laisser apitoyer, mais elle était journaliste, une espèce qu'il tenait pour les piranhas de l'humanité tant elle se nourrissait de la vie des autres.

— Dans ce cas, vous êtes un peu dans le pétrin, non ? Votre rédacteur en chef risque d'être déçu.

En la voyant pâlir, il resta strictement impassible.

— Ecoutez, si vous acceptez de passer par mon appartement en vous rendant à l'aéroport, ça ne me prendra pas plus d'un quart d'heure, vingt minutes maximum, de rassembler mes affaires, suggéra-t-elle, désespérée.

— Je n'ai pas vingt minutes à perdre, répondit Marco en se levant pour enfiler sa veste. Mais pour faire preuve de bonne volonté je vous en accorde cinq.

En voyant briller une lueur fugitive d'amusement dans ses yeux, Isobel comprit que Lombardi n'avait jamais eu l'intention de la laisser sur le carreau. Il avait simplement décidé de jouer avec elle au chat et à la souris avant de lui porter le coup fatal.

— Si vous voulez bien me suivre...

Elle s'empessa d'obéir. Qu'aurait-elle pu faire d'autre ?